

«Que lire ?»

UN «CANON» DE LA LITTÉRATURE NÉERLANDOPHONE

43

Au moment de parler du «canon» de la littérature néerlandophone, je sens déjà venir l'orage. Quelle arrogance d'oser ainsi classer des livres par ordre de mérite, d'ériger en vérité absolue les préférences personnelles de quelques experts autoproclamés et d'imposer à la littérature vivante la chape de béton d'une liste officielle!

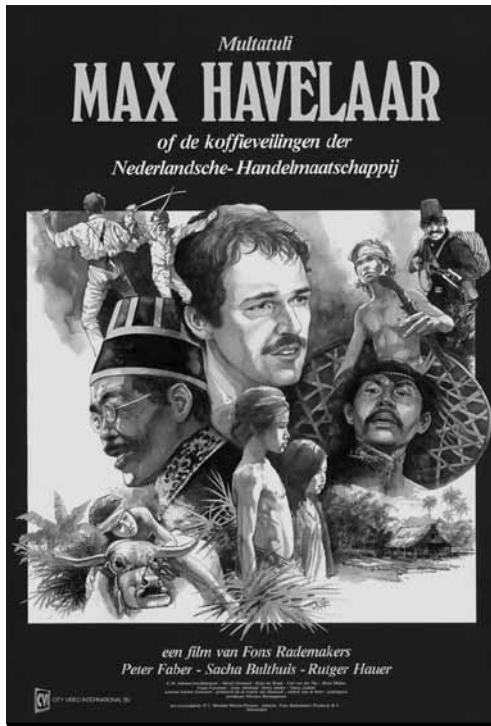
Et c'est pourtant bien ce que je fais, mais avant tout pour apporter une réponse à telle habitante de Bordeaux ou tel habitant de Québec ou de Lausanne, lorsqu'ils me demandent ce qu'ils devraient avoir lu de la littérature d'expression néerlandaise.

En 2015, la *Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde* (KANTL - Académie royale de langue et littérature néerlandaises), qui a son siège à Gand, s'est penchée sur la question d'une liste «canonique» et a sélectionné cinquante ouvrages écrits entre la fin du XII^e siècle et les années 1980 du siècle dernier. N'ont été retenus que des auteurs déjà décédés. Au demeurant, la liste finalement publiée comprend 51 titres.

Le carnaval des bourgeois

Je voudrais me limiter au XX^e siècle, pris extensivement. Je présume en effet que mes interlocuteurs de Bordeaux, de Québec ou de Lausanne trouveront plus de profit à un nombre restreint de titres. Et cependant, je commence par un roman de 1860: *Max Havelaar ou Les ventes de café de la compagnie commerciale des Pays-Bas*¹. L'auteur en est Eduard Douwes Dekker (1820-1887), alias Multatuli (quel pseudonyme: «J'ai beaucoup souffert»!). On ne saurait sous-estimer l'importance de cette œuvre, premier roman moderne de la littérature néerlandophone, écrit dans une langue moderne.

Dans *Max Havelaar*, Douwes Dekker dénonçait les abus de la colonisation néerlandaise aux Indes orientales, l'actuelle Indonésie. Fonctionnaire colonial, il en avait personnellement été témoin et avait tenté en vain de s'y opposer, avant de choisir l'arme de l'écriture. Et d'opter pour une forme littéraire inhabituelle: un récit-cadre où s'insèrent plusieurs lignes narratives et divers narrateurs. L'ouvrage renferme aussi bien des documents officiels que des épisodes romanesques captivants, et à travers le personnage du courtier en café Batavus Droogstoppel (nom qu'on pourrait traduire par «Batave Chaumesec») l'auteur campe une caricature immortelle de l'homme d'affaires calviniste hollandais qui, par son mélange de naïveté et de ruse, d'observance religieuse et d'intérêt bien compris, perpétue le système d'oppression de la colonie.



Affiche du film *Max Havelaar*, adaptation cinématographique du chef-d'œuvre de Multatuli (1820-1887) réalisée en 1986 par Fons Rademakers.

Un bon demi-siècle plus tard, Willem Elsschot (1882-1960) devait dire de Multatuli: «Ce véritable Prométhée a porté bien haut le flambeau de l'esprit de rébellion et du non-conformisme. De ses cendres a jailli l'étincelle de toute la littérature néerlandaise moderne. Il est de notre devoir sacré de lui rendre un culte.» Voilà un hommage qui en dit long.

Il est vrai que l'œuvre d'Elsschot comporte, notamment sur le plan thématique, certains parallélismes avec celle de Multatuli. On y trouve au moins une allusion notable dans un poème consacré à Marinus van der Lubbe, le jeune Néerlandais à l'esprit quelque peu dérangé qui fut accusé en 1933 d'avoir mis le feu au bâtiment du *Reichstag*, puis exécuté par les nazis. On peut y lire en effet: «Qu'ils s'étouffent (à savoir: les Néerlandais et compagnie) dans leur fric / dans leur fromage et leur cramique» - il y a là sans nul doute un écho de l'apostrophe rageuse de Multatuli à l'adresse de son personnage Droogstoppel à la fin du roman: «noyez-vous dans votre café et disparaissez!»¹² Et tant que nous y sommes, je mentionnerai dans le même registre Nescio (autre pseudonyme intéressant: «je ne sais pas»), alias Jan Hendrik Frederik Grönloh (1882-1961), admis dans la liste canonique avec trois nouvelles.

Multatuli, Nescio et Elsschot ont un thème commun, celui de la lutte éternelle entre le bourgeois et le poète, le résigné et le rebelle. Multatuli est celui qui part en guerre avec panache contre le bourgeois. Les personnages de Nescio sont des jeunes gens aux

aspirations artistiques, mais incapables de résister à la société bourgeoise. Ils se laissent engloutir par elle, sombrent dans la folie ou se suicident. Elsschot, quant à lui, est un petit-bourgeois grand teint qui sait disséquer la bourgeoisie comme aucun autre. Armé du scalpel de l'ironie, il produit de la mélancolie.

Dans *Les Soirs*, Gerard Reve (1923-2006) décrit quant à lui dix journées lugubres, pleines de solitude et d'ennui, dans la vie de son antihéros, Frits van Egters, un employé de bureau de vingt-trois ans, mais en fait il prête sa voix à toute une génération que la guerre a laissée anéantie, incapable de foi ou d'idéal. Le roman pulvérise la mentalité petite-bourgeoise. Le style neutre et objectif du récit, faisant un sort aux plus petits détails, contraste avec le ton solennel du personnage principal: le grotesque est libérateur.

Les forces mystérieuses de l'Orient

La colonie néerlandaise des Indes orientales, que l'on appelait aussi l'Insulinde, ne nous a pas seulement valu *Max Havelaar*, mais aussi le roman *La Force des ténèbres* (1900)³ de Louis Couperus (1863-1923) et ce petit bijou qu'est *Le Lac noir* (1948)⁴ de Hella S. Haasse (1918-2011).

Couperus décrit le déclin et la chute d'un fonctionnaire colonial, qui reste aveugle et sourd aux forces mystérieuses et occultes de l'Orient, avec l'alacrité narrative d'un Somerset Maugham, la profondeur spirituelle d'un Joseph Conrad et la rigueur morale d'un E.M. Forster.

Le Lac noir est le récit d'une amitié entre deux jeunes garçons, un Néerlandais et un Javanais, et de la distance qui s'installe progressivement entre eux du fait des inégalités de la société coloniale. Les deux jeunes gens se retrouvent pendant la guerre d'indépendance de l'Indonésie (1945-1949): ils sont désormais face à face, dans deux camps opposés, et l'Européen comprend alors seulement qu'il n'a jamais vraiment connu son ami.

«À quoi ça rime tout ça ?»

Quelles autres œuvres la prose du XX^e siècle a-t-elle encore à nous offrir? Je citerai quelques livres qui n'ont par ailleurs aucun rapport entre eux.

Dans la longue nouvelle *Het leven en de dood in de ast* (Vie et Mort dans la touraille, 1927) Stijn Streuvels (1871-1969), écrivain autodidacte que l'on qualifie parfois de «Tolstoï flamand», décrit avec la richesse inimitable de son idiome flamand une nuit durant laquelle cinq travailleurs saisonniers effectuent machinalement leur travail dans une étuve à chicorée. Prisonniers de ce «huis clos», ils doivent entretenir le feu jour et nuit, sans interruption. Durant leurs moments de repos, ils cogitent devant les foyers ouverts. Les conversations s'effilochent en rêveries, alternant passé et futur. Mais tous les personnages restent enfermés dans leur être propre. Incapables de se comprendre mutuellement, de se changer eux-mêmes ou de changer la vie. Un vagabond cherche dans la touraille un dernier refuge pour mourir. L'irruption de la mort expulse les rêveurs de leur somnolence: la vie attend, banale autant qu'inéluctable.

Ferdinand Bordewijk (1884-1965) raconte dans *Karakter* (Caractère, 1938), en un style dépouillé à l'image de l'architecture moderniste de l'époque, l'histoire époustouflante de Katadreuuffe, fils naturel d'une certaine Jacoba et de l'huissier de justice Drever-



**Louis Paul Boon (1912-1979)
en 1975**

photo Paul Van Den Abeele.

haven, dans la dure réalité du Rotterdam des années 1930. Ces trois fortes personnalités interagissent comme l'eau et le feu. Elles ne cessent de se rendre la vie impossible, mais sont irrésistiblement attirées l'une vers l'autre. Jacoba refuse d'épouser Dreverhaven. L'impitoyable huissier fait tout pour contrecarrer son fils dans sa vie comme dans sa carrière. Pourtant celui-ci, au prix d'efforts surhumains, deviendra avocat, mais en sacrifiant amitiés et amour.

Le Flamand Louis Paul Boon (1912-1979), écrivain né, a renouvelé d'un seul coup le roman néerlandophone, comme Multatuli l'avait fait un siècle auparavant. *La Route de la chapelle*⁵ est un livre raté sur un monde raté - car les idéologies sont mortes. L'auteur en était convaincu dès 1953, lorsqu'il vit enfin paraître ce livre, auquel il avait travaillé des années, sur la montée et le déclin du socialisme. Mais la vie de l'individu est également ratée, et du même coup le roman comme «épopée bourgeoise». Il ne reste plus alors qu'à écrire un antiroman. La phrase finale de *Ma petite guerre* (1947), autre roman de Boon, est: «Bottez le cul des gens jusqu'à ce qu'ils aient une conscience»⁶. Dans la deuxième édition, celle de 1960, époque où le monde avait irrémédiablement changé et où l'Occident s'apprêtait à devenir riche, le livre reçut une autre phrase de conclusion: «À quoi ça rime tout ça?»⁷ C'est dans l'espace délimité par ces deux phrases que se dé-

ploie l'œuvre elle-même, celle d'un homme qui était plus anarchiste que socialiste, d'un nihiliste aux idées noires, devenu sur la fin de sa vie un personnage mélancolique et solitaire qui collectionnait des milliers d'images de femmes nues et rêvait de jeunes filles.

W.F. Hermans (1921-1995) définissait le roman comme «science sans preuve». Toutes les actions et toutes les descriptions d'un roman devaient à ses yeux être fonctionnelles. Dans ses livres, il parvient à capter la réalité cruelle, impitoyable, qui subsiste lorsque toutes les illusions se sont évaporées. Un thème qui revient chez lui de façon obsessionnelle est l'impossibilité pour l'homme de connaître vraiment le monde, *a fortiori* de communiquer avec ses semblables. En 2007, Milan Kundera devait saluer comme un chef-d'œuvre, dans un article du *Monde*, *La Chambre noire de Damoclès* (1958)⁸ de W.F. Hermans, sans rien savoir de l'auteur. Il ne savait donc pas que celui-ci avait été si mécontent de la première traduction, parue en 1962⁹, qu'il avait interdit toute traduction de ses œuvres en français de son vivant.

Mais c'est un autre roman de Hermans que la «Commission canonique» a retenu: *Ne plus jamais dormir* (1966)¹⁰ se déroule dans le nord de la Norvège. Le personnage central, Alfred Issendorf, y entreprend une expédition scientifique, à la recherche de météorites. Au début, il affronte ce territoire inhospitalier en compagnie d'un autre chercheur, mais il finit par se retrouver seul et ne pouvant compter que sur lui-même. *Ne plus jamais dormir* peut se lire de trois façons différentes: comme le compte rendu d'une expédition scientifique, comme un récit psychologique sur un jeune adulte qui veut surpasser son père et comme un conte philosophique où la recherche de météorites fonctionne comme une «quête du graal», une recherche qui n'aboutit finalement qu'à la conscience du caractère insondable de la réalité et de la vie, obstacle insurmontable à toute connaissance profonde.

L'écrivain néerlandais Harry Mulisch (1927-2010) a dit un jour: «Je suis la Deuxième Guerre mondiale». De fait, sa mère était juive et son père collaborateur. Son roman *L'Attentat* (1982)¹¹ entend démêler l'énigme de la faute. Le livre retrace un attentat commis par la résistance, pendant l'occupation allemande, sur la personne d'un policier collaborateur. Les voisins traînent le corps de la victime jusque devant la maison d'Anton Steenwijk. Les parents de celui-ci sont arrêtés par les Allemands et exécutés en représailles. Durant le reste de la vie d'Anton, le lecteur est confronté à plusieurs reprises à des perspectives différentes sur l'attentat. Il lui est ainsi donné à entendre qu'il n'existe pas de faute objective, mais que la faute est tributaire de la position que l'on occupe dans une situation donnée. À cet égard, *L'Attentat* fait écho à *La Chambre noire de Damoclès* de W.F. Hermans.

*Le Chagrin des Belges*¹² est le «grand œuvre» de Hugo Claus (1929-2008). À l'étranger, on considère ce roman comme la vision ultime d'un pays incompréhensible. Claus lui-même voyait plutôt dans le livre un roman familial. Mais c'est aussi une autobiographie mythologisée, un roman picaresque, un roman politique et un roman de formation. Un livre sur la vie dans une Flandre que l'auteur avait connue, mais qui n'existait déjà plus au moment où il l'a écrit. Une Flandre qui subissait encore la toute-puissance de l'Église catholique, et la fascination pour «l'Ordre nouveau» imposé par ces Allemands dont les cohortes disciplinées avaient envahi la Belgique en 1940.



Kik Zeiler

De Herenclub (Le Club des Messieurs), huile sur toile, 1985.

Au milieu : Harry Mulisch (1927-2010)

collection Letterkundig Museum, La Haye.

Trois poètes

Les trois poètes qui suivent sont sans doute les meilleurs de la première moitié - encore une fois prise au sens large - du XX^e siècle.

Guido Gezelle (1830-1899) était un prêtre poète aux idées conservatrices et ultramontaines. Mais dans sa poésie, il a fait chanter comme personne la langue néerlandaise, dans sa variante dialectale de Flandre-Occidentale. Si la poésie peut se définir comme «what gets lost in translation», cela vaut à coup sûr pour ses vers.

Paul Van Ostaïjen (1896-1928) projette son ombre portée sur toute la poésie flamande qui est venue après lui. En à peine douze ans, il a réussi à se réinventer plusieurs fois. Il fut le pionnier de l'expressionnisme humanitaire. Comme Apollinaire en France, il a introduit en poésie la typographie libre des «calligrammes». La guerre l'a rapproché de Dada et son séjour à Berlin après 1918 a contribué à sa radicalisation politique et artistique. Dans les dernières années de sa courte vie, Van Ostaïjen s'est fait le héraut d'un «lyrisme pur»: une poésie fondée sur les seules sonorités, sans autre message intellectuel. Le poème devait être «désindividualisé», autonome, indépendant de la réalité et des sentiments du poète.

Dans son recueil *Nieuwe gedichten* (Nouveaux Poèmes, 1934), composé durant la grande crise économique mondiale qui venait de porter Hitler au pouvoir en Allemagne, le Néerlandais Martinus Nijhoff (1894-1953) défend une poétique nouvelle, résolument moderniste: se détournant de tout idéal supraterrrestre, le poète entend puiser son inspiration dans la réalité d'ici-bas. Dans «Awater», poème narratif de quelque 270 vers, quelqu'un cherche un compagnon de voyage à travers le désert urbain. Joseph Brodsky regardait ce poème comme «one of the grandest works of poetry in this century».

Les classiques

Toute littérature a ses «classiques». Ils produisent des maximes qui résonnent au sein d'une culture et sont volontiers citées dans les faire-part de décès ou les conversations de salon. Dans la littérature de langue néerlandaise, les incontournables sont à cet égard J.C. Bloem (1887-1966) et M. Vasalis (1909-1998). Tous deux nous ont légué une œuvre limitée.

Bloem est le poète du désir, de l'insatisfaction fondamentale du désir ou de son absence pure et simple, ce qui est encore pire. Il n'est qu'en apparence le poète de la résignation. Dans le poème «Dichterschap», il pose la question indissociable de toute création artistique ou poétique:

*Est-ce assez : une pauvre poignée de vers,
pour justifier une existence,
(...)*

49

Avec des mots simples, intemporels, Bloem a donné une expression impitoyable à l'échec de toute vie, à la fugacité de toutes choses. Le paradoxe est que ses paroles semblent apporter une certaine consolation. Cela tient sans doute à la perfection formelle de ses vers, à la force inéluctable de sa diction.

Laissant de côté Vasalis, je préfère m'arrêter à Ida M. Gerhardt (1905-1997), poétesse au classicisme rugueux. C'était une «femme du polder» transcendée par la discipline d'une formation classique, typiquement hollandaise dans ses manières un peu revêches, mais affûtée au contact de l'esprit hellène, cette «noble simplicité et tranquille grandeur» dont parle l'historien d'art et archéologue Joachim Winckelmann. Ce classicisme, combiné à un esprit paysan, formait un contrepoids à sa vision du monde, toujours sombre et parfois apocalyptique. Et cela adoucissait sa conception tragique de la condition poétique, la conscience d'une mission divine à accomplir.

Le Gantois Richard Minne (1891-1965), quant à lui, est le plus grand des «poètes mineurs» de la langue néerlandaise. Il a laissé une œuvre modeste, où la mélancolie le dispute à l'amertume et à la résignation. Sa vie est celle d'un solitaire, maladroit et bourru. Il admirait Voltaire, Heine et Sterne et tient un peu de tous les trois, malgré sa moindre envergure:

*Travaille sans mesure ni lois,
mais guette à travers les volets;
méprise le bourgeois,
mais vide ses pichets.*

«donner une expression à l'espace de la vie pleine»

Grâce à son anthologie *Nieuwe griffels schone leien. Van Gorter tot Lucebert van Gezelle tot Hugo Claus* (Craies neuves, ardoises vierges. De Gorter à Lucebert, de Gezelle à Hugo Claus, 1954) Paul Rodenko⁴³ a fait connaître d'un large public la poésie expérimentale. Parmi ce groupe de poètes novateurs, encore appelés «Cinquantennaires», d'après les «années cinquante» où ils se manifestèrent, je voudrais retenir ici Lucebert (1924-1994) et encore une fois Hugo Claus.

Lucebert entendait rappeler à l'ordre les «doux» poètes qui, même après la Deuxième Guerre mondiale, voulaient continuer à croire aux valeurs traditionnelles de bonté et de beauté, comme si les horreurs de cette guerre n'avaient pas définitivement proclamé leur faillite:

*J'annonce que les poètes de velours
se meurent farouches et humanistes
désormais s'ouvrira la gorge chaude
de fer des mélodieux bourreaux émus.¹⁴*

Ce «preste trublion / de l'amour»¹⁵ entendait «à donner une expression / à l'espace de la vie pleine»¹⁶. Des temps nouveaux réclamaient une poésie nouvelle - telle était la ferme conviction de Lucebert. La raison, le bon sens, le bon goût, tout cela était condamné. À leur place allaient s'imposer le corps, l'intuition, l'authenticité libérée de toute censure. Le poète n'était plus le maître absolu de la langue et de la forme du poème, il devait au contraire s'abandonner à la langue et aux significations mystérieuses et insaisissables qui émanent d'elle.

Les *Oostakkerse gedichten* (Poèmes d'Oostakker, 1955) de Hugo Claus devaient eux aussi éclater comme une bombe à fragmentation dans la poésie de l'après-guerre. Le critique Paul Claes a cerné en termes prégnants le mystère de ce recueil de Claus: «Un poète au seuil de l'âge adulte. Un sentiment de la vie que toutes ses fibres relient encore au passé et qui pourtant aspire de toutes ses forces à la liberté. Un être humain qui désire la pureté de l'animal, mais ne peut se dérober à la société. (...) Un poète expérimental qui écrit des vers presque classiques et un surréaliste qui ne renie pas la raison. Le paradoxe d'une culture qui ne dénigre pas la nature, mais l'intègre (...)»

Envoi

Je vous laisse avec ces titres. Ils donnent une image de la diversité des lettres d'expression néerlandaise. Leurs traducteurs en sont les meilleurs ambassadeurs.

Luc Devoldere

Rédacteur en chef.

luc.devoldere@onserfdeel.be

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

Les dates accompagnant les titres renvoient toujours à la version originale en langue néerlandaise. Lorsqu'un livre ou un recueil a paru en traduction française, c'est le titre de cette traduction qui est mentionné. Pour les ouvrages qui ne sont pas encore entièrement disponibles en français, le titre original est mentionné, suivi de sa traduction française.

www.litterairecanon.be

On trouvera la liste canonique complète et les traductions françaises déjà publiées à l'adresse électronique <http://www.onserfdeel.be/fr/canon>

Notes

- 1 Voir *Septentrion*, XXXIX, n° 4, 2010, pp. 30-37. La traduction française, signée Philippe Noble, a paru aux éditions Actes Sud d'Arles en 1991.
- 2 *Ibidem*, p. 393.
- 3 Voir *Septentrion*, XV, n° 2, 1986, pp. 76-77. La traduction française, signée Selinde Margueron, a paru aux éditions du Sorbier de Paris en 1986.
- 4 Voir *Septentrion*, XX, n° 3, 1991, pp. 76-77. La traduction française, signée Marie-Noëlle Fontenat, a paru aux éditions Actes Sud d'Arles en 1991.
- 5 Voir *Septentrion*, XXVIII, n° 4, 1999, pp. 57-64. La traduction française, signée Marie Hooghe, a paru aux éditions l'Âge d'Homme de Lausanne en 1999.
- 6 Voir la traduction française signée Marie Hooghe parue chez Le Castor Astral de Bordeaux en 2004, p. 155.
- 7 *Ibidem*, p. 163.
- 8 Voir *Septentrion*, XXXV, n° 1, 2006, pp. 33-38. La traduction française, signée Daniel Cunin, a paru aux éditions Gallimard de Paris en 2006.
- 9 Une traduction de Maurice Beerblock parue aux éditions du Seuil de Paris.
- 10 Voir *Septentrion*, XXXIX, n° 2, 2010, pp. 80-81. La traduction française, signée Daniel Cunin, a paru aux éditions Gallimard de Paris en 2009.
- 11 Voir *Septentrion*, XIII, n° 2, 1984, pp. 91-92. La traduction française, signée Philippe Noble, a paru aux éditions Actes Sud d'Arles en 1982.
- 12 Voir *Septentrion*, XIV, n° 3, 1985, pp. 77-88 et XXXVII, n° 2, 2008, pp. 3-8. La traduction française, signée Alain van Crugten, a paru aux éditions Julliard de Paris en 1985.
- 13 Paul Rodenko (1920-1976), poète, critique littéraire et traducteur néerlandais.
- 14 Troisième strophe du poème «school der poëzie» (école de la poésie), du recueil *apocrief / de analphabetische naam* (apocryphe / le nom analphabétique). La traduction française de ce recueil, signée Henry Deluy et Kim Andringa, a paru dans *Apocryphe*, Le Bleu du ciel, Bordeaux, 2005.
- 15 *Ibidem*, vers 2-3.
- 16 Poème «ik tracht op poëtische wijze» (je m'attache de poétique façon), vers 4-5, *op. cit.*